

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 92=112 (1946)

Heft: 12

Artikel: Ce que j'ai appris durant le service actif : (Fin)

Autor: Ramus, J.-F.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-20195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce que j'ai appris durant le service actif

Par le Capitaine *J.-F. Ramus*, Genève

(Fin)

Réflexions sur l'avenir

Ce sous-titre peut paraître un peu prétentieux dans un exposé de ce genre. Il n'appartient pas à un jeune d'émettre des considérations arrêtées sur un sujet aussi vaste et important qu'est celui de notre Armée après cette 2^e guerre mondiale. Mais on ne saurait empêcher un officier que la cause de l'Armée intéresse, d'émettre quelques considérations personnelles sur sa façon d'envisager certains aspects de l'avenir et de l'Armée suisse.

Sortis indemnes de la guerre, la plus terrible qui fut — dit-on — au point de vue de destruction, nous le devons certes à la Providence d'abord, à notre position géographique et à la configuration du sol ensuite; enfin au degré de préparation de notre Armée. Tandis que nous disposons de données certaines pour les deux derniers points cités, nous sommes dans l'abstrait pour le premier.

La Providence, c'est cette aimable «bonne à tout faire» tant réclamée par les uns, bénie par d'autres, répudiée par d'aucune. Parler de la Providence, c'est poser une inconnue. Pauvre Providence, n'est-elle pas littéralement arrachée, partagée, lynchée par tous les partis en présence dans ce conflit, qui vient de prendre fin sur les champs de bataille, mais qui continue de plus belle autour des tapis verts! N'était-ce pas précisément, parce-qu'elle semblait tout d'abord se prêter à toutes les combinaisons des plus vils de ce monde que certains commençaient à douter de son infailibilité?

Que la Providence soit Dieu, chance, fatalité ou hasard, elle fut pour nous un sérieux atout, qui prit d'autant plus de valeur que nous réussîmes à le garder dans notre main jusqu'au moment où la partie fut gagnée par ce que nous appellerons les défenseurs de la noble cause. Mais enfin il fut d'autres pays — et je pense particulièrement aux Pays-Bas, à la Belgique et la Finlande — qui eussent également eu certains droits à cette Providence et qui leur faussa cependant bien vite compagnie.

Nous sommes là dans un monde tellement abstrait que nous ne devons pas nous y arrêter davantage, si ce n'est pour remercier ardem-

ment Dieu, en vrais chrétiens, de nous avoir épargné tous les maux et les douleurs endurés par tant d'autres. Faire jouer un trop grand rôle de Protecteur divin à la Providence sans toujours nous en montrer dignes par la foi que nous exhalons, pourrait devenir finalement une provocation.

Notre position géographique, nous ne la devons pas au hasard. Si la Suisse est là, placée au centre de l'Europe, avec des frontières naturelles bien marquées, c'est à la suite de circonstances dont l'histoire nous donne des témoignages éloquentes. Certes, nous, générations encore en vie, n'avons peut-être pas grand mérite. C'est ce que nous disent d'ailleurs le plus souvent ceux qui nous envient et qui ne peuvent comprendre que tous n'aient pas été obligés d'entrer dans cette danse infernale.

Et cependant tout en étant conscient de ne pas avoir été un héros dans cette lutte que nous avons dû mener l'arme au pied, je n'éprouve ni difficulté, ni gêne de répondre à ceux qui veulent enlever tout mérite à notre pays et n'irvoquer que la Providence. C'est bien à la clairvoyance de notre élite — qu'il s'agisse d'une élite recrutée parmi les militaires de carrière, gens d'affaires, hommes politiques, journalistes, paysans, ouvriers, etc. — que nous devons notre situation actuelle. C'est au bon sens du peuple suisse en général, bon sens qui résulte précisément de cet équilibre né des tendances germaniques et latines qui s'affrontent chez nous avec tout une gamme de nuances heureusement captées et endiguées par notre fédéralisme.

Et pour autant que nous témoignions de quelque activité en tant que citoyen, travailleur et soldat, nous pouvons sans honte prétendre vouloir partager l'honneur qui revient à notre pays d'avoir échappé à la tourmente. Notre attitude, en cette circonstance, sera une modeste fièreté reposant sur le sens des responsabilités de chacun.

Certaines gens de dire «... que cela nous ferait du bien d'avoir un peu de guerre chez nous». Pour ma part, je crois pouvoir résoudre certains problèmes et tenter quelques expériences sans subir l'épreuve d'une guerre atroce et inutile!

C'est précisément ce sens des réalités, inné chez nous davantage qu'ailleurs peut-être, qui nous avait dicté une force armée d'autant plus grande que le fléau de la guerre semblait approcher.

Nous étions armés, le 2. 9. 1939, certes; moralement forts aussi. Mais nous étions loin d'être prêts. Osons l'avouer bien franchement. C'est au cours des années qui suivirent que notre appareil de défense

se développa toujours davantage jusqu'au point d'atteindre un degré tel qu'il faisait réfléchir tout agresseur éventuel.

Mais à mon humble avis — et toutes proportions gardées, notre développement n'alla pas de pair avec celui des armées étrangères. Pour diverses raisons. La première, c'est qu'il est dans le caractère suisse d'étudier ce qui se dit et se fait au-dehors, de l'assimiler, puis seulement de le transposer sur le plan national. La seconde raison, c'est que les moyens matériels nous manquèrent tout au long de la guerre pour développer notre armement et combler certaines lacunes par trop manifestes. La troisième enfin, c'est que nous n'avons pas évolué intellectuellement dans la même mesure que ces peuples qui durent bander toutes leurs énergies pour tenir le plus longtemps possible.

En hommes d'affaires, nous devons faire un bilan et comparer notre situation avec celle des pays voisins. En militaires que nous sommes, faisons une appréciation de la situation.

La mission de notre Armée n'a pas changé et n'est pas près de l'être. Il est vrai, que l'on discute fort actuellement d'un abandon éventuel de notre neutralité. Cette question est trop vaste et n'a pas sa place ici.

S'il s'agit de maintenir l'ordre à l'intérieur, la force actuelle de l'Armée est suffisante. En cas de troubles, nous aurions certes affaire à des bandes organisées, disciplinées et bien armées. Mais elles ne provoqueraient que des échauffourées sanglantes, qui seraient vite éteintes par des troupes averties à temps; intelligemment recrutées et fermement commandées.

S'il est question de défendre nos frontières, d'arrêter un ennemi et de poursuivre éventuellement le combat dans le pays, le problème de l'équilibre des forces se pose.

Voyons les choses pratiquement. Une guerre nouvelle verrait comme adversaires probables orientaux et occidentaux.

— — — — —

Nous ne pourrions jamais doter notre Armée de trp. spécialisées à l'extrême et équipées aussi richement que le sont les Armées des grandes puissances. Nous n'aurions ni les moyens matériels, ni les servants nécessaires. C'est dans ce dernier point que réside, je crois, un des facteurs les plus grands dans la limitation de l'organisation d'une armée. Question d'effectifs d'abord, de personnel qualifié ensuite. Ces deux points dictent une extrême prudence dans la modernisation de notre Armée, dans sa réorganisation. La question du maté-

riel de l'Armée n'est pas seule à la base du problème, mais tout aussi importante est celle de l'instruction des servants de toutes les armes perfectionnées. C'est précisément à la solution de ce problème que s'attèlent le Comité central de la S.S.O., ses commissions d'études, les services de l'E. M. de l'Armée et d'autres instances encore.

Nous avons vu plus haut pour quelles raisons notre Armée ne peut ni ne veut copier en toutes choses les armées qui viennent de s'affronter. Est-ce à dire que notre Armée n'a pas besoin d'être réorganisée? Certes non. Il y a même de gros progrès à faire, une évolution de la technique à suivre.

Souhaitons par exemple, que les défenseurs de notre *aviation* militaire obtiennent gain de cause dans les discussions qui auront lieu en février aux Chambres fédérales. Il faut être aveugle et d'un esprit borné, pour nier à cette arme moderne un droit de priorité dans la réorganisation de notre Armée.

La *motorisation* de certaines troupes doit être amplement développée dans le cadre de certaines unités d'Armée, car tout en reconnaissant aux Br. L. une force et une rapidité indéniables, ces unités ne sont pas assez nombreuses pour intervenir dans tout le Plateau. Les *transports* motorisés — aussi bien les transports de trp. que les trsp. de mun. et de mat. — des Div. doivent être augmentés et perfectionnés dans une très large mesure. Là, presque tout reste à faire: Les *blindés* — ces maîtres des champs de bataille — doivent être introduits dans une beaucoup plus grande proportion, car il est indispensable de donner à notre infanterie une protection beaucoup plus grande que celle qu'elle a présentement. Les temps sont révolus où de robustes poitrines suffisent à arrêter les flots ennemis. Sachons conserver au mot «courage» toute sa valeur, mais ne nous trompons pas nous-mêmes sciemment!

Les *moyens de liaison* doivent être perfectionnés et amplifiés sans retard. Dans un pays industriel comme le nôtre, où la fine mécanique est reine, il est inconcevable, que l'Armée ne soit pas plus richement dotée en appareils radio. Ce n'est pas trop dire que la liaison radio devrait exister réglementairement jusqu'à l'échelon Bat. et Cp. Une troupe dont les liaisons sont qualitativement inférieures à celles de l'ennemi se trouvera toujours en état d'infériorité, malgré un armement plus perfectionné. Au point où en sont les choses, je crois que cette question des moyens de liaison par radio est celle dont l'amélioration et le développement s'imposent le plus. Nous sommes bien armés, bien équipés, mais *nos troupes sont lourdes*, beau-

coup trop lourdes. Le commandement en est rendu d'autant plus difficile, les possibilités de manœuvre d'autant plus réduites.

Je ne fais que citer ici les améliorations les plus urgentes. Il en est d'autres, du domaine de la technique, de la dotation en armes et munition, des effectifs qui intéressent les différentes armes. Je ne saurais entrer ici davantage dans les détails sans risquer de m'écarter du sujet.

A ces progrès de la technique doivent correspondre des progrès dans l'*instruction*, sous forme d'évolution dans la manière d'instruire et d'enseigner.

L'armement devient d'une technique si poussée, la guerre tellement une question de spécialistes, qu'on peut se demander dans quelle mesure nous pourrions maintenir notre système de milice ou si la tendance à la prolongation des écoles d'instruction ne nous amènera pas insensiblement vers l'armée de métier. Nous voyons poindre là le projet préconisé par ce grand militaire français, le Général de Gaulle qui voulait un très fort noyau d'armée, une masse de manœuvre très rapide et dotée des derniers perfectionnements techniques. Cette solution peut paraître tentante à première vue.

Mais il me semble que la façon dont la guerre vient de se dérouler démontre qu'un conflit armé ne met plus aux prises des armées seulement, mais des populations entières, vieux et jeunes. Il serait donc peu judicieux, me semble-t-il, de former un solide noyau et de négliger l'instruction de toute une partie de la jeunesse masculine. Au contraire, nous devons entraîner au maniement des armes le plus grand nombre de gens possible. Pour cela la question du recrutement et du frein que constitue l'assurance militaire, doivent être revus. D'autre part la durée de l'instruction du soldat doit être fixée dans les limites de ce qui peut être considéré comme acceptable.

Cette question de durée de l'instruction me paraît d'un point capital. En payant mes galons de Cdt. Cp., je précisais ainsi les points de mon programme:

I. *Buts de l'E R.*

1. Transformer des civiles en soldats.
2. Préparer ces soldats à la guerre.

II. *Phases de l'instruction.*

1. Uniformiser.
2. Spécialiser selon les compétences.
3. Coordonner les spécialistes.

III. *Buts principaux à atteindre durant l'E. R.*

1. Former de véritables soldats.
2. Leur faire aimer le service, du moins le faire supporter.
3. Eduquer la trp. spirituellement, moralement, matériellement.
4. Développer l'instruction civique du citoyen-soldat.
5. Instruire et développer les cadres. — En faire de vrais chefs.

Je me suis rendu compte combien de temps il faut pour transformer ce civil en militaire. Mais notre soldat, même après une longue période de service actif, est encore étrangement «civil».

C'est donc une question de mentalité davantage qu'une question de forme. Je sais que ce n'est pas avec des discours qu'on forme un soldat. Mais en alliant la dure école physique à la formation du caractère, on obtient certes davantage et plus rapidement un résultat qu'en ne faisant que de l'école de soldat. Or, une E. R. ne peut pas, même sous forme actuelle, former entièrement un soldat. Elle ne peut que lui inculquer certains éléments du métier de soldat. Mieux vaut donc diriger par la voie sûre: celle du bon exemple donné par le chef, autant instructeur qu'éducateur.

D'ailleurs qu'a-t-on obtenu en prolongeant la durée des E. R.? Quels sont les Cdt. Cp. qui sont satisfaits de l'instruction — sans parler de la mentalité — des jeunes soldats qui sortent de leur E. R.? Souvent ils ne savent même pas manier un FM., ignorent le Pm. et n'ont jamais vu une grenade! Soldats de 1946!

D'où cela provient-il? Que fait-on donc dans ces E. R.?

Pour des raisons de sécurité et soi-disant pour une question de temps, on ne forme qu'un certain % de grenadiers, arquebusiers, mineurs et autres spécialistes choisis parmi les meilleurs. Que d'étonnant qu'on n'ait jamais les spécialistes à disposition lorsqu'un certain % de la troupe est en congé? Q'en sera-t-il au combat, avec les pertes que nous aurons?

Sans prétendre que la prolongation des E. R. de 3 à 4 mois ait été inutile ou même peu satisfaisante — je ne me permettrais pas avis aussi catégorique — je crois que les programmes n'ont pas été adaptés d'une façon assez judicieuse. *A l'audace de l'évolution technique n'a pas correspondu une audace dans l'évolution en matière d'instruction militaire.* On consacre trop de temps à l'école de soldat,

au formel, aux questions d'extérieur. Ah! terrible crainte de l'inspection, qui peut faire trembler toute la hiérarchie d'une E. R.!

En 4 mois, on doit arriver à habituer un jeune homme à manipuler toutes les armes du fantassin. Chacun doit avoir tiré avec mousqueton, Pm, FM, FMT, ab-a-ch., avoir lancé des grenades tous modèles, utilisé le «plastic», posé des mines anti-chars. Ceci pour ne parler que de l'infanterie.

Pour assurer cette instruction, il est indispensable que le Cdt. Cp. et les of. chefs de section soient autorisés à faire *eux-mêmes* des démonstrations avec toutes ces armes et munitions de guerre, et non seulement l'of instr. ou un adj. sof. muni d'une carte aux couleurs de l'arc-en-ciel ...

Davantage de culture physique, des jeux, des sports, de l'entrain, de la bonne humeur. Il faut emballer la jeunesse à l'âge où l'on peut encore enthousiasmer les gens, et non les raidir et les apeurer par des méthodes qui ne sont décidément plus de notre temps. «Kraft durch Freude». Qu'on me permette de citer ici un slogan qui est excellent à condition qu'on ne l'emploie pas absolument aux mêmes fins que ceux qui en firent «larmes et faiblesse».

De pair avec cette éducation physique et matérielle doit se faire l'éducation morale, qui forme le caractère, l'éducation laïque, qui forme le citoyen et l'éducation spirituelle, qui forme le chrétien. Autant de connaissances et de valeurs dont le soldat moderne a absolument besoin pour «tenir» dans le combat de demain.

* * *

Je ne doute pas, que ces considérations n'ont pas échappé aux chefs responsables de l'Armée de demain. Ils aimeraient rénover, ils voudraient essayer, tenter certaines expériences psychologiques et pratiques. Mais le plus souvent ils ne le font pas: ou bien ils sont obligés de suivre strictement les directives données par le chef de l'instruction, lui même tubulaire de la commission de la défense nationale ou alors ils n'ont pas les moyens à disposition (cadres insuffisamment développés) pour aller de l'avant.

Considérant le problème simplement, nous pouvons admettre que *jamais* notre Armée n'a fait d'aussi grands progrès, que lorsqu'elle eut à sa tête *un chef*, et non une commission ...

Le bon sens dicte la présence d'*un seul chef* à la tête de notre Armée, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre. Cette

conception cadre avec les conceptions de la démocratie et en tout cas avec les temps présents.

* * *

Conclusions

Il peut paraître étonnant que ces quelques réflexions sur le thème «Ce que j'ai appris durant le service actif» se concentrent plus particulièrement sur deux points: celui du chef et celui de l'instruction.

Par les idées émises plus haut, je me suis efforcé de poser le problème tel qu'il m'apparaît à l'étape où j'en suis: celle d'un jeune capitaine qui n'a ni l'expérience d'un officier de métier, ni celle d'un troupier qui a fait la guerre.

Ce capitaine n'a cependant pas non plus la prétention d'avoir épuisé un sujet, ni de vouloir imposer ses vues. S'il est un domaine qui évolue, c'est bien la technique mise au service de la guerre.

Mais ce qui est certain, c'est que la jeunesse vaut qu'on s'intéresse à elle, qu'on la développe, qu'on la guide dans la vie avec des principes sains. S'il est vrai qu'on forme à l'Armée des soldats, on doit songer avant tout à former des hommes qui seront à la base d'un monde meilleur qu'on espère être celui de demain.

Le bruit du canon était à peine éteint, les relents de poudre parvenaient encore jusqu'à nous, que déjà la lassitude s'emparait de notre Armée. Elle se manifestait — et se manifeste encore — à tous les échelons. C'est là une tendance naturelle et normale, saine même, au sujet de laquelle il n'y a pas lieu de s'émouvoir. C'est la détente après un gros effort.

Mais le chef, le vrai, après un bref repos, se remet immédiatement à l'œuvre. Et pendant que la troupe se rétablit, il réfléchit, prévoit et prépare la suite des opérations. La tâche est d'autant plus difficile pour un officier de milice qu'il travaille uniquement dans un but idéal.

C'est à ceux qui sont conscients du rôle que joue notre Armée de poursuivre le magnifique travail réalisé pendant ces six années de service actif.

Allons de l'avant, sans fléchir!

(Janvier 1946.)